

Jaime Borja

**LE  
SEMEUR  
DE VENT**

roman

éditions Dedicaces

## LE SEMEUR DE VENT

© Copyright - tous droits réservés à JAIME BORJA  
Toute reproduction, distribution et vente interdites  
sans autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

Dépôt légal :  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Un exemplaire de cet ouvrage a été remis  
à la Bibliothèque d'Alexandrie, en Egypte

POUR TOUTE COMMUNICATION :  
Editions Dédicaces inc.  
2065, rue Parthenais - suite 012  
Montréal (Québec)  
H2K 3T1  
Canada

**Ce livre est en vente chez [Abebooks >>>](#)**

<http://www.dedicaces.ca>  
[info@dedicaces.ca](mailto:info@dedicaces.ca)

Jaime Borja

*Le semeur  
de vent*



# Avant-propos

Les Incas, qui s'appelaient orgueilleusement, les *enfants du soleil*, étaient les seigneurs d'un grand empire qui comprenait l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Nord de l'Argentine et du Chili. Plus d'un million et demi de kilomètres carrés. Quand des hommes blancs et barbus – les Espagnols – firent leur apparition sur la côte du Pacifique au XVI<sup>e</sup> siècle, les Indiens comprirent que s'accomplissait la fin de l'empire que leur empereur-dieu Pachacamac leur avait révélée en leur disant que cela se produirait à l'arrivée de ces hommes blancs.

Pour cela les Indiens n'offrirent pas au début une grande résistance. Quelques centaines d'Espagnols avec des chevaux et des arquebuses furent capables de dominer ce grand empire. Depuis lors, les Blancs ont régné en maîtres sur les terres, les bêtes et les Indiens.

Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle où se situe ce roman, leur situation n'avait pas changé; au contraire, les Blancs avaient dépouillé les Indiens des meilleures terres. Les Indiens étaient comptés comme du bétail lorsqu'on vendait leurs *haciendas*. L'Église continuait à vouloir les convertir à n'importe quel prix même en s'accommodant avec le diable Blanc. L'État comptait sur eux comme une main-d'œuvre docile et exploitée au service des riches familles qui se succédaient à la tête du pouvoir politique.

« Le narrateur est un Blanc sympathique aux Indiens et sensible à leur pénible situation. Il s'inspire du texte d'un personnage de l'histoire : Gabriel de Monténégro. Le narrateur met en évidence la désespérante soumission des descendants des Incas. Leur dépendance. Leur infériorisation.

La révolte devant tant d'injustice devient l'affaire du lecteur. Gabriel, qui se définit comme un révolutionnaire ordinaire, mais tout de même révolutionnaire, dans le sens où il voudrait voir la condition des Indiens changée par l'éducation, ne se révolte pas. Comme si la condition de Blanc ne lui en donnait pas le droit. Comme si ce droit n'appartenait aux

Indiens eux-mêmes. Il s'oppose, en cela, aux chefs révolutionnaires traditionnels qui, de façon peut-être trop condescendante, se sont mis à la tête, à la direction des transformations fondamentales que des situations intolérables commandaient à des populations données. Gabriel ne s'est pas institué chef des « damnés de la terre. » Il reste discret. La métaphore du masque pourrait imager cette discrétion et ne pas servir qu'à le protéger de la répression. Discret et prudent, mais condor tout de même, c'est-à-dire, conscient et prêt à intervenir, Gabriel n'est pas un agitateur mais un ***semeur de vent***.

À la fin, quand Gabriel devient lui-même le narrateur, en marge de l'action, il constate que le vent s'est levé et que le changement a commencé à s'opérer : les Indiens accèdent peu à peu à des charges plus nobles et la peur change de camp. »

YVON GOSSELIN

*Ce roman est dédié aux Indiens de l'Altiplano des Andes, que je connus et aimai trop peu, trop tard et de qui je garde des souvenirs indélébiles.*

*En ce jour gris de vent et de pluie, je veux raconter une histoire triste. J'ai peur de commencer parce qu'en le faisant, j'ouvrirai lentement les blessures plus profondes de mon existence. Pourquoi, quand je pense à eux, leurs visages se perdent sur fond de boue rougie de sang ? Pourquoi, encore aujourd'hui, après de longues années, leurs regards désespérés gèlent-ils mon âme comme gouttes de pluie surprise par le verglas<sup>1</sup> ?*

---

1. Extrait de Mémoires d'un révolutionnaire bien ordinaire. Mouvement de libération andine (M.L.A.) Gabriel de Monténégro.



# CHAPITRE I

Gabriel et Gregorio sortirent le cadavre de la carriole enveloppé dans les sacs en plastique noir des poubelles. Les autres Indiens ne réagirent pas; seulement les Indiennes faisaient le signal de la croix en cachant leur visage. Gregorio voulait accomplir, coûte que coûte, la volonté de son père, mort de tuberculose, et qui voulait être enterré dans sa terre natale, au pied de l'eucalyptus, à côté de sa femme morte quand Gregorio avait à peine un an. Elle mourut engloutie par l'avalanche de boue et des roches descendues des parois du volcan quand elle était en train de ramasser du bois sec pour le foyer. Comme toutes les mères Indiennes, elle portait sur son dos Gregorio à longueur de journée. Elle avait réussi à le soutenir en haut de ses bras, enroulé dans sa *lliclla* et à le placer sur le toit pointu d'une *choza*. Le cadavre de sa mère ne fut jamais retrouvé. Le gros de la boue s'était arrêté au pied d'un gros eucalyptus où son père allait souvent crier de rage et de douleur lorsque la *chicha* alcoolisée lui montait à la tête, ce qui arrivait trop souvent d'ailleurs.

Pour Gregorio, Gabriel était sa seule famille. Ils avaient grandi ensemble dans l'*hacienda* familiale des Montenegro située dans l'altiplano Nord tout près du volcan Tunguragua. Ils avaient à près peu le même âge. La famille de Gregorio faisait partie des Indiens qui travaillaient à l'*hacienda* du patron, Enrique de Montenegro, en échange d'un petit lot de terrain qui abritait la *chosa* pour la famille et les animaux domestiques, construite en torchis et coiffée d'un toit traditionnel pointu d'herbes du *páramo*. Ses murs épais leur procuraient la sécurité et la chaleur. Le terrain en pente comprenait de rangs alternés de quinoa, de pommes de terre, de seigle et du maïs, situés devant le volcan. Toutes les terres planes et fertiles traversées par la rivière du côté moins dangereux du volcan étaient la propriété des Blancs, dont de la famille des Montenegro. Gabriel étant enfant unique traitait Gregorio comme son frère malgré les colères de son père qui voyait d'un mauvais œil cette amitié qui se développait de plus en plus. Ils sortaient souvent ensemble pour la chasse au chevreuil et ils rataient rarement leur coup. Un jour de chasse en courant sur un

rocher plein de glace, Gabriel glissa au fond d'une crevasse. Gregorio l'avait sorti de là en le portant sur son dos, escarpant les roches avec ses mains nues. En arrivant en haut, ses doigts et ses ongles étaient pleins de sang, mais Gabriel étaient vivant. Don Enrique confisqua les escopettes et empêcha Gabriel de revoir Gregorio. Cependant cela ne dura pas longtemps. Don Enrique venait d'être nommé ministre du commerce par le nouveau président de la République et il quitta l'*hacienda* pour ne plus jamais revenir.

Gabriel avait promis son aide à Gregorio malgré le fait que le règlement du sanatorium empêche la sortie des cadavres pour éviter la contagion; ils étaient brûlés sur place. Tous ceux qui avaient essayé de contrevenir au règlement étaient conduits en prison et devaient travailler pour le gouvernement sans salaire pendant des années.

Ils placèrent donc le cadavre à l'abri d'un gros sapin dans la partie plus noire du parc. Gabriel et Gregorio n'échangèrent aucun mot. Ils étaient fatigués, n'avaient pas dormi et avaient avec un mort entre les bras.

Gabriel essaya de mettre un peu d'ordre dans sa tête. Il se rendit compte qu'il était en train de commettre une folie de salir la réputation de la famille des Montenegro, qu'il risquait même la prison et de ruiner pour toujours sa carrière universitaire, sans compter l'impact sur la vie politique de son père.

Gabriel regarda de près le visage de Gregorio et celui-ci fit de même. Leur amitié était plus forte que tout. Malgré la noirceur de la nuit, leurs yeux brillèrent de la même complicité et ils décidèrent d'aller jusqu'au but pour accomplir la volonté du mort.

Gabriel, laissant Gregorio et le cadavre de son père dans le parc, s'en alla les yeux cernés par la fatigue et le teint froissé par le froid, chez Raul, son ami d'université qui avait une camionnette Ford fonctionnant une fois sur deux tant elle était vieille. La grande montre illuminée de la tour de l'église marquait les trois heures du matin.

Gabriel gravit les marches de la demeure coloniale et, parvenu à la porte qui donnait accès à la chambre de Raul, il entendit des ronflements monocordes; il ouvrit doucement la porte avec la copie de la clé de son ami dont il pouvait se servir seulement dans des occasions exceptionnelles.

Raul dormait à côté d'une jolie fille aux longs cheveux noirs à moitié vêtue. Des bouteilles de gin et de l'eau Tonic entièrement vides gisaient par terre. Il vit qu'ils étaient complètement ivres. La fille dormait profondément, la tête entre deux gros oreillers couleur jaune qui bougeaient au rythme des respirations saccadées.

Gabriel écrivit une petite note pour l'informer qu'il prenait la camionnette et retira les clés de la voiture du pantalon de Raul. Ensuite, il poussa la camionnette sans l'allumer pour ne pas faire de bruit, profitant de la petite pente de l'entrée de la maison. Il embarqua en courant et, à sa grande surprise, le moteur se mit à ronronner de plus belle.

Raul habitait seul la grande maison coloniale entourée d'arbres matures et de beaux jardins jadis florissants et maintenant à l'abandon. Son père avait hérité la maison d'une tante célibataire, sœur d'un curé, qui étaient tous deux déjà morts sans laisser d'héritiers reconnus. La famille de Raul habitait la capitale et il occupait la maison seulement pendant les cours à l'université. Il était très proche de Gabriel avec qui il faisait les mêmes études en sciences politiques, y compris les mêmes coups de jeunesse.

Les rues de la ville étaient désertes; de temps en temps des chiens vagabonds traversaient en courant devant la camionnette, risquant d'être écrasés. Les freins tenaient à peine et à chaque fois le cadavre du père de Gregorio allait et venait selon les arrêts et les inclinaisons de la route. Gabriel eut peur en sachant que le chemin vers l'*hacienda* était long et pénible dans le *páramo* au pied du volcan.

Au milieu du monde, le soleil se lève et se couche à la même heure et il le fait d'un seul coup, sans prévenir, et avec une force décuplée par un ciel où l'oxygène se fait de plus en plus rare à cause de l'altitude. Le soleil frappa Gabriel dans un tournant, en pleine face. Il faillit perdre le contrôle de la camionnette et s'écraser contre un gros arbre au bord du chemin. Il arrêta la camionnette dans un coin tranquille et, se penchant sur le volant, il s'endormit un bon bout de temps. Gregorio fit de même, tant la fatigue était extrême.

L'infirmière, en arrivant tôt au sanatorium, remarqua que le lit de l'Indien mort la veille était vide. Elle appela le portier sur-le-champ et fit toute une scène, questionnant les uns et les autres. Les Indiens restèrent muets comme de taupes. Quand il s'agissait de protéger un mort et sa dernière volonté, les Indiens étaient capables de donner leur vie. Le portier essaya

d'expliquer à l'infirmière que « peut-être l'Indien qui accompagnait le cadavre l'avait fait glisser par la brèche du mur qui entourait le sanatorium aidé par un complice qui attendait de l'autre côté et que, par la suite, ils s'étaient échappés en le portant sur leurs épaules pour disparaître dans la ville. De toute façon — ajouta le portier — un Indien mort peut très bien passer pour un Indien saoul et comme il y en a par centaines ils peuvent voyager sans problème. »

L'infirmière n'ayant trouvé aucun indice, même pas le nom et l'origine du cadavre de l'indien disparu (puisque les Indiens étaient inscrits et classés seulement avec de chiffres), laissa tout tomber et continua son travail comme si de rien n'était. Elle avait d'autres préoccupations, dont celle de faire sortir son mari de prison après avoir été arrêté pour des accusations de voies de fait sur un jeune homme à qui il voulait soutirer de l'argent à la sortie de la *cantina*.

## CHAPITRE II

Gregorio quitta la *choza* accompagné de sa femme Manuela, de son jeune fils Hilario et de son chien Allcu. Ils se rendaient à l'école radiophonique populaire située en bas de la colline en apportant précieusement avec eux, dans une boîte en carton bien attachée, la radio transistor à ondes courtes et l'antenne. Un eucalyptus se dressait tout prêt de l'école, décapité et sans feuilles, portant un morceau de rail pendu à son unique branche en guise de cloche. C'est au pied de cet arbre coupé en deux par l'éclair que Gregorio, accompagné de Gabriel, avait enterré son père des années auparavant.

Gregorio se mit à frapper le rail à grands coups de pierre. Le bruit résonnait fort, multiplié par l'écho des parois de l'Altiplano. C'était le petit matin et il faisait encore noir.

Les chiens furent les premiers réveillés. Surpris de voir partir leurs maîtres, ils les suivirent de près pour ne pas perdre leur seule source de chaleur. Les Indiens commencèrent à arriver les uns après les autres, formant un long chapelet suspendu à la colline. Ils étaient bien protégés du froid avec leurs ponchos, leurs châles, leurs foulards, et leur *chullos* colorés. Les enfants riaient en pointant du doigt les têtes les plus drôles quand les garçons enlevaient leurs *chullos* en entrant dans l'école. Les jeunes mères portaient leurs enfants, endormis profondément par le mouvement rythmé de leurs épaules.

La *choza* qui abritait l'École radiophonique populaire de la *comuna* était presque pleine; la chaleur humaine se répandait partout, enveloppée d'une odeur de linge collé à la peau, que les Indiens portent jour et nuit. Chacun prit une place à sa convenance. Les femmes entre elles et derrière leurs parents, leurs frères, leurs conjoints, sans lesquels elles ne sortaient pas.

« Bonjour, bonjour », répétait Gregorio, répondant aux saluts spontanés de tous. Il s'occupait à faire fonctionner la radio à ondes courtes qui émettait une musique légère. Le son montait et descendait, selon les conditions atmosphériques, à plus de 3000 mètres d'altitude.

« Auxiliaire immédiat » répétait la voix du professeur à partir de la centrale radiophonique. « Nous continuons avec la classe de grammaire; cette fois-ci, nous allons conjuguer le verbe *hablar* en espagnol. Écrivez sur le tableau le présent du verbe *hablar*. » Gregorio suivit les instructions à la lettre.

Hilario suivait la classe avec attention. Son chien s'était installé confortablement entre lui et le tableau noir. Il avait dérangé Gregorio qui lui avait fait signe de déguerpir. En bougeant, le chien avait accroché avec son museau l'efface à craie. Son museau était devenu tout blanc comme ses pattes, lui donnant un air de clown. Hilario avait ri de toutes ses forces en dérangeant la classe. Pour le calmer, Gregorio lui avait demandé de conjuguer le verbe *hablar* au temps présent et à haute voix. Personne avant lui n'avait réussi à le faire. Puis, en regardant son père, sa mère et son petit clown complice, il avait conjugué d'un seul coup le présent du verbe, sans faire une seule faute. Sa tante Rosario et son oncle Facundo s'étaient mis debout pour le féliciter. Son père et sa mère avaient fait de même, ainsi que les élèves les plus proches.

Allcu s'était mis à hurler avec des jappements très aigus. Tous étaient éberlués. Les chiens des Indiens sont muets; ils ne jappent pas. C'était un véritable miracle et Hilario ne l'oublia jamais.

La classe venait de finir; on écoutait une musique légère jouée par une *quena*. Gregorio ramassa les cahiers des élèves et les remisa dans la petite malle de bois dur. Tout le monde commença à se couvrir avant de sortir en se frottant les yeux pour les adapter à la lumière du jour. Les chiens secouaient leur pelage par habitude, croyant se débarrasser de ces infatigables locataires, les puces, quand des sabots d'un cheval frappant contre la petite porte de vieux bois de l'école, se firent sentir. La porte fut ouverte violemment et d'un seul coup.

\_\_Patron Alberto, crièrent-ils tous en reculant de peur vers le fond de la *choza*. Les chiens sortirent en vitesse, préférant attendre dehors la suite des événements.

— Ainsi, donc, on se civilise, non ? Pas mal, pas mal, cria Alberto. En disant cela, il arracha la petite radio de sa boîte et la fracassa contre le sol. Le contact brutal mit la radio à nouveau en marche et on entendit : « Pour que le paysan *quichua* récupère sa dignité... »

— C'est ça, c'est ça, on connaît la musique, répétait l'arrogant *hacendado*, en écrasant avec ses grosses bottes la radio de l'école qui, cette fois-ci, se tut pour de bon. Les Indiens étaient stupéfaits, impuissants.

Alberto était un *hacendado* de fière allure; ses traits d'origine espagnole et sa barbe noire aux reflets d'argent lui donnaient un air de *conquistador*. Les Indiens étaient pour lui sa propriété et il croyait pouvoir en disposer corps et âme et à sa guise.

Ainsi, il retint un jour pour son service personnel, Maria, jeune et belle Indienne, promise à l'Indien Ricardo, qui travaillait dans la plaine littorale pacifique en vue de ramasser l'argent pour la noce. Alberto garda Maria pendant de longues journées, profitant de l'absence de son épouse, Carlota, partie à la capitale pour régler des affaires de famille.

Des nuits de rhum et de sexe se suivirent sans arrêt. Tout était paralysé à l'*hacienda* et personne n'osait affronter le maître, même quand on entendait les cris désespérés de Maria.

De ces nuits de plaisirs forcés naquit Manuela, *la fille du diable Blanc*, comme l'appelaient les vieilles Indiennes, sans oser le dire en public par peur du patron qui punissait durement ceux qui s'aventuraient à l'offenser ou à lui désobéir.

Gregorio contrôla sa colère et parla d'une voix calme, croyant convaincre ainsi le patron qu'il était dans l'erreur.

— La radio n'est pas à moi, patron; elle appartient aux écoles radiophoniques populaires.

— Si je t'avais donné la permission d'ouvrir une école dans mes terres, c'est parce que je croyais qu'en venant d'un évêque catholique, elle serait catholique aussi. Comprends-tu, l'Indien ? Mais maintenant c'est une toute autre chose. On vient de m'informer que ton évêque a été condamné par l'Église.

— Écoutez-moi, Indiens ignorants, continua Alberto. Cette radio et toutes les bêtises qu'elle vous raconte sont des mensonges et de la propagande camouflée pour vous convaincre de devenir communistes.

Un Indien grand et de fière allure, Juan Carlos, qui avait été soldat dans l'armée pendant plusieurs années, montrant qu'il n'avait peur de rien ni de personne, répondit :

— Mensonge sera patron: *yo hablo, tú hablas, él habla.*

José et Lorenzo, jeunes Indiens du *páramo*, copains de Juan Carlos, riaient entre leurs dents sans avoir peur de l'*hacendado*. Alberto leva le fouet pour punir les dévergondés, mais il hésita. L'attitude de révolte des Indiens était évidente.

—Regardez, regardez, continua Alberto, ce sont certainement des communistes qui ne respectent pas l'autorité. C'est le pire qui peut arriver à un Indien, puisque, comme dit monsieur le curé : « Les communistes vont tout droit en enfer. » Allez, allez, tous à l'*hacienda*, cria-t-il à nouveau, y compris les femmes; il y a beaucoup de travail pour les récoltes. On va commencer par nettoyer tous les greniers et ça presse !

Gregorio aimait beaucoup son travail d'auxiliaire immédiat. Il avait participé, avec d'autres Indiens de l'Altiplano des Andes dans la ville de Valencia, aux sessions de formation du Mouvement de libération andine (M.L.A) qui voulait organiser un réseau d'écoles radiophoniques populaires, faisant partie d'un grand programme d'alphabétisation et de développement social des Indiens de tout âge et dans les deux langues : le *quichua* et l'espagnol. C'était Gabriel qui avait convaincu Gregorio de se former pour ouvrir une école d'alphabétisation dans sa *comuna*. Gregorio venait juste de finir son service militaire qui lui avait permis d'apprendre à lire et à écrire dans les Forces armées et Gabriel, avec son diplôme en communication sociale, venait d'être nommé responsable de l'organisation des écoles radiophoniques populaires dans l'Altiplano Nord des Andes.

En tête du mouvement, se trouvait un évêque appelé dérisoirement « l'évêque des Indiens » pour ses préférences non cachées en leur faveur. Il était tombé en disgrâce auprès des puissants du pouvoir économique, politique et religieux : les riches, l'État et le Saint-Siège. Des extrémistes laïcs et religieux de droite avaient même accusé l'évêque d'organiser des activités clairement inspirées du marxisme athée qui étaient la preuve de la présence réelle du démon dans l'Église.

Pour Gregorio, cela ne causait pas de problème. Gabriel avait parlé de lui à l'évêque durant sa formation comme auxiliaire immédiat pour devenir responsable de l'école dans sa *comuna*. Une complicité jamais démentie s'était développée entre l'évêque et Gregorio. Il aimait sa façon de lui

parler. Jamais un Blanc ne s'était adressé à lui d'égal à égal. La volonté de l'évêque de vouloir libérer les Indiens en passant par l'alphabétisation l'avait convaincu plus que tous les sermons qu'il avait entendus aux messes du dimanche et il tenait à son école comme à la prunelle de ses yeux.

Les Indiens impuissants face à l'*hacendado*, commencèrent à sortir les uns après les autres en faisant le tour du patron qui ne bougea pas de la porte. Alberto regarda Manuela sans lui dire un mot. Elle lui ressemblait beaucoup avec sa peau claire, ses grands yeux couleur marron et ses cheveux châtain.

Avec les chiens, leurs inséparables compagnons, tous les Indiens descendirent de la colline au petit trot pour ne pas faire attendre le patron; cela rassemblait à une cascade de fruits sauvages déversés de la colline en direction de la grande maison de l'*hacienda* située dans une petite vallée verte au pied de l'Altiplano.

Gregorio resta le dernier avec Manuela et Hilario. Allcu s'approcha d'Alberto pour flairer ses grandes bottes qui sentaient la crotte de cheval. Il le laissa faire, regardant à nouveau Manuela et l'enfant. Gregorio continuait à l'ignorer en mâchant sa haine.

Alberto voulut obliger Gregorio à le suivre comme tous les autres, mais il ne le fit pas. Il pensa qu'avec la fermeture de l'école, il l'avait assez puni. Il retourna à l'*hacienda* en éperonnant son cheval avec une telle brutalité que celui-ci se cabra de douleur.

Gregorio, découragé, après avoir mis tout en ordre, ramassa les morceaux de la radio qu'il déposa dans un sac dans l'espoir qu'elle pourrait être réparée. Puis il ferma l'école et sortit avec Manuela et l'enfant en direction de l'*hacienda*.

Hilario n'arrêtait pas de lancer de petits morceaux de bois sec durcis par le froid pour qu'Allcu les ramasse. Son rire fusait comme une cascade de notes s'envolant au vent.

Gregorio regardait de loin ses champs de *quinoa* et de blé, tous prêts pour la moisson. Son rêve de construire une petite grange avec un toit de zinc pour sa vache pouvait enfin se réaliser. Il gardait déjà toujours dans ses

poches les billets d'argent économisés depuis la dernière récolte de la canne à sucre dans la pleine tropicale où il travaillait deux fois par année. Cette vache, il l'avait obtenue pour avoir sauvé la vie du patron de la sucrerie saint Carlos. La camionnette du patron avait plongé dans le marécage plein de caïmans. Au risque de sa propre vie, il l'avait sorti de là, vivant. Ce dernier, en reconnaissance, lui avait fait cadeau d'une jeune vache Holstein d'une grande valeur. Depuis lors, il s'occupait d'elle tout le temps et, en retour, elle donnait du bon lait pour sa famille. Il pouvait même en vendre aux voisins de la *comuna*. Manuela aimait aussi beaucoup la vache et son plus grand plaisir était de se promener avec elle pour que les enfants y boivent le lait chaud trait devant eux.

Les nuages noirs étaient suspendus sur les champs qui ne bougeaient plus. Gregorio eut comme un mauvais pressentiment. Un condor, oiseau vénéré par tous les Indiens, planait majestueusement sans oser pénétrer dans les nuages noirs pour se rendre à son aire en haut de la Cordillère. La main douce de Manuela le fit sortir de ses pensées noires; il la serra très fort et ne la lâcha plus tout au long du chemin. Manuela ne parlait pas beaucoup, son amour pour lui ne s'exprimait pas en paroles mais par petits gestes quotidiens qu'il appréciait beaucoup.

Gregorio, après la mort de son père, avait déménagé à l'*hacienda* de la Merced, propriété du *hacendado* Alberto de la Cruz. Les Montenegro avaient vendu leur *hacienda* pour déménager aux États-Unis. Gregorio avait épousé Manuela malgré les commentaires malheureux et les insultes des vieilles indiennes de la *comuna*. Ils s'aimaient envers et contre tous. Leur mariage eut lieu quand Gregorio rentra après trois longues années de service militaire obligatoire. Ses cheveux courts et pointus faisaient rire Manuela. Pour éviter la honte et le mépris, ils durent se marier hors de la *comuna*, dans la ville de Valencia, aidés par Gabriel qui fut le parrain de la noce. C'est l'évêque des Indiens lui-même qui célébra leur mariage. Hilario naquit la première année de vie du couple et Gregorio se donnait corps et âme pour protéger Manuela et son fils pour que ne se répète pas le scénario tragique de sa propre famille.

## CHAPITRE III

En ce matin clair et de vent froid, Gabriel avait du mal à mener son cheval. Il devait le maintenir face au vent au péril de dégringoler en bas de la falaise s'il n'y arrivait pas. Il voulait rencontrer Gregorio pour l'évaluation des résultats obtenus à l'école depuis déjà six mois de fonctionnement et répondre aux nouveaux besoins. En même temps, il voulait parler et convaincre Alberto que l'école était un atout pour l'*hacienda*, que des Indiens sachant lire, écrire et calculer, pourraient travailler avec plus d'*efficience*. Il apportait avec lui une radio à piles beaucoup plus puissante ainsi que, dans une grosse boîte de carton, du matériel scolaire.

À une altitude de plus de trois mille mètres, il fallait être bien protégé contre le froid et le vent et avoir les poumons grands comme des valises. Gabriel était habitué à ces climats depuis sa naissance. Le froid et le vent permanents avaient donné à sa peau la couleur brune des Indiens. Gabriel, avec un long poncho sur les épaules, un chapeau en feutre brun et montant un cheval d'Indien, pouvait passer facilement pour quelqu'un de la *comuna*. En escaladant le *páramo* lentement qui serpentait un petit chemin de roche vive, Gabriel trouva au tournant un endroit paisible pour se reposer. Son cheval émettait de petits nuages d'air chaud qui sortaient de ses narines grandes ouvertes. En se regardant du haut de ses vingt-quatre ans, il passa en revue tout le chemin parcouru pour arriver là où il était maintenant, à la tête du Mouvement de libération andine (M.L.A), secteur de l'alphabétisation : l'Université Centrale, où on discutait avec acharnement les thèmes les plus chauds de ce qu'on appelait déjà la « Révolution sans violence », inspirée de Gandhi, de Lanza del Vasto et des mouvements hippies.

Les jeunes étudiants utilisaient la tactique de rester assis ou couchés en plein milieu de la rue ou devant un édifice public. Des méthodes à la mode qui ne donnaient pas d'autres résultats que des photos en premières pages des journaux et des articles sur les étudiants mis en

prison et relâchés par la suite, sans provoquer le moindre changement social.

L'autre tactique utilisée était inspirée de la révolution cubaine qui avait pris place peu à peu, surtout parmi les étudiants des pays des Andes. Les partisans de la révolution des guérillas urbaines ou rurales étaient de plus en plus nombreux; plus d'une fois les autorités universitaires durent intervenir pour empêcher des partisans de Mao et du « Che » Guevara de ruer avec des bâtons et de saccager les locaux où se tenaient des conférences sur l'économie mondiale. Les États-Unis étaient considérés comme l'ennemi à abattre à cause de leur « capitalisme monopoliste et sauvage, qui ravageait le Tiers-Monde, le condamnant à la pauvreté et à l'esclavage. »

Gabriel n'appartenait à aucun de ces groupes. En dernière année de sciences politiques, il croyait fermement que le salut du peuple des Andes viendrait d'abord par une campagne d'alphabétisation massive en utilisant des médias de communication comme la radio. Il avait défendu cela dans sa thèse de fin d'études pour laquelle il obtint les meilleures notes. Le titre en était : « Initiation à l'alphabétisation par la radio dans un programme d'éducation populaire avec les paysans quichuas des Andes. »

Après avoir obtenu sa licence, il avait décidé de consacrer quelques années à la cause de l'alphabétisation des Indiens de son pays, à l'invitation du Mouvement de libération andine qui comptait organiser un réseau d'écoles radiophoniques populaires dans les *comunas* les plus éloignées des villes. Gabriel avait voulu mettre en pratique ce qu'il avait avancé dans sa thèse universitaire.

Sa mère morte jeune et son père, ayant perdu son poste de ministre du commerce, après les élections, était parti refaire sa vie aux États-Unis, d'où il lui envoyait de l'argent — de moins en moins d'ailleurs— en lui disant qu'il était « temps de se prendre en main et de se débrouiller seul dans la vie. »

Gabriel, enfant unique, habitait seul la vieille maison familiale des Montenegro dans la ville de Valencia, aidé par une Indienne appelée Rosa, qui s'habillait tout le temps en noir, même si elle disait qu'elle n'était pas veuve. Rosa avait été recommandée par un des amis de son père pour travailler comme servante. Les religieuses de la Charité lui

avaient appris à lire et à écrire et à devenir gouvernante de la maison. Gabriel avait alors huit ans et Rosa s'occupa de lui comme de son propre fils. Pour Gabriel, elle prit la place de sa mère depuis le premier jour malgré qu'elle fût une Indienne.

Gabriel venait d'avoir vingt-quatre ans et Raul lui faisait remarquer que les filles courraient après lui et qu'il devait en profiter, mais il avait décidé que ce n'était pas encore le temps de fonder un foyer et que la libération en faveur des Indiens passait avant les affaires de cœur. Il tint parole même quand il connut Sophie, jeune stagiaire du Québec au Canada, qui travaillait avec lui au Centre d'alphabétisation. Elle parlait à peine l'espagnol et Gabriel l'aida avec beaucoup de plaisir et de patience. Une belle complicité les unissait lorsqu'ils travaillaient ensemble et tout le monde le remarqua. Quand Sophie rentra au pays, ils s'écrivaient régulièrement. De ces échanges épistolaires était née une amitié solide qui tourna bientôt en amour à distance.

Gabriel pensa à Sophie avec beaucoup de tendresse un long moment, mais il devait continuer son chemin, les difficultés de maintenir son cheval face au vent le ramenèrent vite à la réalité. Gabriel regarda de loin une jeune Indienne accompagnée d'un âne maigre qui transportait du bois sec ramassé au pied de la montagne. L'âne avait glissé dans le tournant rocheux pour s'enliser dans un trou plein de boue. Un jeune enfant regardait, de temps en temps, indifférent, la scène, en jouant avec son petit cabot de chien. L'âne se débattait pour s'en sortir sans réussir malgré les efforts de l'Indienne.

En se rapprochant, Gabriel reconnut Manuela qui s'était assise fatiguée et mal en point. Hilario, accompagné de son chien, s'approcha de Gabriel pour l'embrasser. Il l'appelait tendrement « mon oncle » et voulut lui présenter Allcu qui n'arrêtait pas de le renifler partout.

— Que voulez-vous, mon oncle ? demanda Hilario intrigué en voyant le matériel qui portait le cheval de Gabriel.

— Ce n'est pas ton oncle, Hilario, c'est l'ami de ton père, commenta Manuela en regardant Gabriel avec confiance.

— Laissez le faire, Manuela, avec tout ce que je fais pour lui, c'est comme si j'étais son oncle gâteau. De toute façon, Gregorio et moi on s'appelle toujours « mon frère », alors...!

Gregorio emmenait souvent Manuela et leur fils Hilario lors de ses voyages à Valencia au Centre d'alphabétisation et Gabriel les traitait Hilario comme sa propre famille. L'enfant le savait et il en profitait pour obtenir ses petits caprices d'enfant gâté. Gregorio parlait avec beaucoup d'orgueil de son fils en disant que son avenir ne serait pas comme le sien mais plutôt comme celui d'un homme libre et autonome.

Gabriel sortit la casquette sport bleue et rouge de son équipe préférée de soccer et la plaça sur la tête de Hilario.

— C'est trop grand, répliqua l'enfant. Sa petite face disparut derrière la casquette.

— Ce n'est pas grave, on va l'ajuster derrière, et tout ira bien, répondit Gabriel, en l'accommodant avec tendresse, comme s'il s'agissait de son fils, tant la confiance était spontanée.

Allcu sauta et arracha la casquette entre ses dents en tourbillonnant autour de Hilario. Celui-ci l'attrapa et la lui enleva non sans lui donner une petite tape sur le derrière. Le chien préféra alors aller courir derrière les lièvres sauvages. Tous riaient de bon coeur.

Gabriel raconta à Manuela qu'il venait pour rencontrer les élèves de l'école. Il avait emmené une radio transistor beaucoup plus puissante et voulait aussi assurer Alberto des avantages de l'alphabétisation pour un travail plus efficace à la ferme.

Manuela garda silence et baissa la tête en signe de détresse et sans dire un commentaire. Ses yeux étaient secs et sa mâchoire serrée à s'en briser les dents.

— Parle Manuela, qu'est-ce qui arrive ? Intervint Gabriel en s'approchant face à Manuela qui séchait ses yeux pleins de larmes. Gabriel eut peur qu'à nouveau le mauvais sort de la famille de Gregorio s'acharna sur eux. « Parle, je t'en prie. »

Manuela raconta d'un ton monocorde les événements de la fermeture de l'école et la tragédie de sa récolte perdue. Il avait eu de la pluie jour et nuit. Par la suite, des torrents de boue avaient dévalé avec force les parois de la cordillère, arrachant complètement les champs de blé, d'orge et de quinoa semés sur des terrains en pente, les seuls disponibles pour les Indiens. Le terrain de Gregorio était couvert maintenant d'une boue sèche et crevassée. Il avait perdu toute sa récolte. Il se trouvait mainte-

nant sans argent pour le reste de l'année. Manuela en avait mal au ventre d'angoisse et de rage. De grosses larmes de désespoir coulèrent de ses joues rougies par le vent froid.

— Et Gregorio? demanda Gabriel, inquiet.

— Il est allé en ville pour acheter de la dynamite pour Don Alberto qui veut dégager les roches qui ont obstrué le chemin de la ferme, et il doit déjà être à l'ouvrage en haut de la montagne. Je l'attends pour retourner ensemble à la maison; il sera très content de vous rencontrer. En disant cela, Manuela montra de sa main l'endroit où Gregorio travaillait, qui ne semblait pas si loin d'où ils étaient.

Gabriel n'en revenait pas. Tant de malheurs en même temps venant de l'homme et de la nature sur les Indiens de l'Altiplano le mirent hors de lui. Son rêve de voir un jour les Indiens de la *comuna* libérés de la misère et maîtres de leur destinée venait de recevoir un dur coup et ce ne serait pas le dernier.

Gabriel réfléchissait sur la manière d'aider les gens de la *comuna*. Il voulait discuter de cela avec Gregorio. Manuela se sentait un peu soulagée. Pour les Indiens, les Blancs avaient tous les pouvoirs y compris quand la nature faisait des siennes.

Gabriel regarda le fond du *páramo* couvert de brume; celle-ci montait vite et cela se voyait dans le regard anxieux de Manuela. Gabriel réussit à sortir l'âne du trou en le tirant avec son cheval. Manuela continua son chemin. Hilario et Allcu les attendaient déjà au sommet de la montagne. L'endroit était déjà plein de brume. Ils furent surpris par les cris d'Alberto, sa voix enrouée par l'alcool et le cigare résonnait forte et grave.

— Il ne passera pas, merde, il ne passera pas. Allume la dynamite, maintenant.

— Ça ne marche pas, patron, la mèche est humide, répondit Gregorio.

— Essaie à nouveau, hurla l'*hacendado* en colère, comme si c'était la faute de l'Indien.

— C'est Gregorio ! Cria Manuela en lâchant l'âne. Elle voulait aller le rejoindre. Hilario et Allcu voulurent faire de même. Gabriel flaira le danger et les attrapa à temps en les jetant en bas de la pente. Ils

restèrent collés derrière une énorme roche en forme de pyramide. Les secondes semblaient éternelles.

Alberto et Eusebio se disputaient depuis des années la propriété du chemin limitrophe aux deux *haciendas* qui, selon chacun, avait été construit sur leurs terres respectives. Ni notaires, ni avocats, ni politiciens ne furent capables de régler le différend, tant les deux familles étaient puissantes.

En réalité, Alberto n'avait pas besoin de ce chemin, il en avait un autre qui conduisait à la ville pour vendre les produits de l'*hacienda*. C'était plus une question d'orgueil ancestral que d'un besoin crucial de transport. Pour Eusebio, au contraire, c'était le seul chemin disponible à cause de la configuration de la montagne en roche pure, sinon il devait faire un détour par le *páramo* pour se rendre à la ville et cela retardait beaucoup trop la vente de ses produits. Cette fois-ci, Alberto voulait régler l'historique problème, une fois pour toutes, chose qu'aucun de ses ancêtres n'avait réussi à faire.

Des coups de feu suivis d'une déflagration se firent entendre. Les hommes d'Eusebio avaient tiré en direction de Gregorio pour l'empêcher d'allumer la mèche, mais il était trop tard; il avait déjà réussi à le faire. Gregorio tomba, tête première, touché par les balles, et fut ensuite catapulté dans les airs par la force de l'explosion de la dynamite.

Manuela malgré les éclats des roches qui déferlaient de partout, lâcha Gabriel et courut secourir son mari. Il était tout défiguré et couvert d'une poudre blanche, mais il respirait encore.

Sa tête, sa poitrine saignaient abondamment. Manuela tenait le corps de son mari en criant, désespérée, accompagnée des pleurs aussi démesurés d'Hilario.

Alberto et ses hommes sortirent en vitesse de leur cachette pour aller voir ce qui venait d'arriver. Eusebio fixa sa carabine sur Alberto avec sang-froid et tira plusieurs fois. Celui-ci lança un long cri en touchant son ventre avec ses mains déjà maculées de sang. Il avait reconnu Eusebio et ses hommes. Les deux bandes rivales se mirent à tirer derrière leurs rochers respectifs sans faire d'autres victimes.

Eusebio avait été prévenu des intentions d'Alberto par le commerçant de la ville qui savait chercher ses avantages auprès des riches en les mettant, avec beaucoup d'habileté, les uns contre les autres. Eusebio lui

avait payé un bon montant d'argent pour cette information et voulait empêcher la destruction du chemin, et cela, à tout prix.

N'ayant pas réussi à le faire, Eusebio et ses hommes disparurent bien avant que la poussière de l'explosion ne se soit complètement dissipée. Il fallait sauver sa peau. Il savait que si Alberto ne mourait pas, sa vengeance serait terrible.

Gabriel courut s'occuper de Gregorio. Il enleva sa chemise et la coupa en deux avec ses dents et entoura la tête du blessé pour essayer d'arrêter le sang. Il fit de même pour enrouler sa poitrine. Gregorio ouvrit les yeux et voulut dire quelque chose mais il arriva à peine à dire à Gabriel d'aider Manuela et son fils. Sa vie sortait petit à petit de son corps meurtri. Son visage était plein de sang et défiguré.

Manuela demanda à Hilario d'aller chercher le poncho que son père avait mis de côté. Elle le plaça délicatement sur Gregorio et lui parla avec tendresse : « Ne t'en va pas *cusita*, ne t'en va pas » répétait-t-elle une et une autre fois. Elle se balançant doucement avec son corps, comme quand on berce un enfant. Du cou de Gregorio pendait la clé de la porte de l'école de laquelle il ne se séparait jamais. Allcu gémissait seul sans trop bien comprendre, outre le désarroi de son petit maître.

Alberto était conscient et respirait difficilement; ses hommes fabriquèrent une civière de fortune et descendirent en trombe à la maison de l'*hacienda*. « Maudit Eusebio, tu me le paieras, même si je dois me rendre en enfer » répétait sans cesse Alberto.

Le vent fort et froid venu du *páramo* avait nettoyé complètement le scénario du chemin détruit et du drame humain. Le spectacle était brutal. La dynamite avait pratiquement fait sauter l'étroit chemin et pulvérisé les murets de pierres entassées qui protégeait la bordure. Un gros rocher de quelques tonnes s'était détaché de la paroi abrupte et avait roulé au fond de la vallée emportant avec lui tout ce qui se trouvait sur son passage et ouvrant en plein milieu du chemin un profond fossé. De loin le sommet de la montagne rassemblait à une énorme tête d'éléphant borgne.

# CHAPITRE IV

Carlota, femme d'Alberto, sortit en courant et regarda froidement le corps de son mari étendu par terre devant la porte de la ferme. Carlota était encore une femme jeune et belle. Elle ressemblait plus à une bourgeoise en visite qu'à la femme d'un *hacendado* perdue dans les *páramos* des Andes. D'ailleurs, sa mère lui avait toujours déconseillé d'épouser Alberto en disant que son avenir était dans la capitale et non perdue dans ces misérables contrées d'Indiens. Elle était blonde, élancée, avec de grands yeux clairs, entourés de beaux cils, qui avaient rendu fou Alberto dès les premiers jours de leur rencontre.

Carlota ne pleura pas. Elle fit emmener Alberto par les Indiens de la ferme et le coucha dans son lit comme s'il était déjà mort. Alberto se réveilla et supplia Carlota d'aller chercher le médecin et de dénoncer Eusebio à la police.

« Je m'en occupe », répondit-elle sans le regarder en face. Elle demanda aux servantes de nettoyer le corps de son mari et de le faire boire et le réchauffer. Carlota sortit en vitesse à cheval accompagnée de Rogelio, homme de main d'Alberto, qui lui raconta comment les hommes d'Eusebio avaient tiré sur Alberto et Gregorio, et la présence inattendue de Gabriel dans les parages. Rogelio connaissait Gabriel pour l'avoir croisé au Centre d'alphabétisation.

Carlota écouta tout cela attentivement; elle savait qui était le coupable et il fallait à tout prix brouiller les pistes. Une idée *géniale* comme elle racontera plus tard, illumina son visage.

Les Indiens arrivèrent en trombe, secoués par les tirs de carabine et l'explosion de la dynamite. Rosario, Facundo, José, Lorenzo et les autres élèves de l'école, voulaient s'occuper de Gregorio sans se lamenter sur leur sort, sans chercher les coupables, sans cris de vengeance, avec le

même regard résigné de l'Indien qui voit l'arbre coupé en deux par la foudre.

— Manuela, Hilario !, cria Gregorio en cherchant à nouveau sa femme et son enfant. Sa main chercha dans le noir celle de Manuela et elle sentit un courant de calme et de force comme quand elle lui avait pris la sienne en regardant le ciel menaçant du mois d'août. Allcu se tenait devant en tremblant de ses pattes fragiles. Gabriel regarda Manuela; il n'avait jamais vu de sa vie des yeux si effrayés et si désemparés.

Avec l'aide de José et Lorenzo, Gabriel fabriqua une civière de fortune avec des branches du bois sec de Manuela et des ponchos. Les jeunes prêtèrent main-forte pour transporter le blessé jusqu'à la route la plus proche. Le cheval de Gabriel tirait tant bien que mal la civière, par des chemins de roches vives que coupait la montagne en ligne droite.

Après de longues heures de marche, les Indiens accompagnés de Gabriel arrivèrent à la route qui conduisait à la ville.

— Arrêtons ici, demanda Gabriel, en sortant au milieu du chemin.

Un gros camion à moitié vide avançait lentement avant d'arriver au sommet de la côte où tous attendaient. Gabriel fit signe au chauffeur d'arrêter.

— Tasse-toi, l'Indien. Animal !, cria le chauffeur. En disant cela, il donna un coup d'accélérateur qui aurait été fatal si Gabriel n'avait pas eu le réflexe de se lancer tête première hors du chemin. Il se rendit compte alors qu'avec un accoutrement d'Indien il n'arrêterait jamais un quelconque véhicule. Il enleva son chapeau et son poncho et attendit. Les secondes semblèrent des heures.

Il prit la main de Gregorio, son pouls était de plus en plus lent. Le bruit du moteur d'un autre camion se fit entendre. Cette fois-ci, il était prêt à ne pas bouger du milieu de la route, quoi qu'il arrive. En le voyant de loin, le camionneur s'arrêta, d'autant plus que son camion était pratiquement vide. Il croyait que Gabriel était un patron avec ses Indiens en train de descendre à la foire de la ville.

— Écoutez, supplia Gabriel, pouvez-vous nous conduire jusqu'à la ville? Il y a une personne qui est gravement blessée.

Le chauffeur regarda la civière et eut peur; croyant à une maladie contagieuse, il voulut déguerpir mais Gabriel s'agrippa au volant pour l'en empêcher. En voyant sa détermination, il laissa faire et tout le monde grimpa dans le gros camion.

— Ça va te coûter dix pesos ! dit-il, en faisant semblant de leur faire une faveur. En réalité, il était radin et profiteur. C'était trop cher pour si peu de temps puisque la ville n'était pas loin, mais Gabriel ne dit rien et tout le monde grimpa péniblement à l'arrière du haut camion. Hilario confia son chien à Facundo et monta en s'agrippant comme un petit singe. Rendu en haut, il attrapa Allcu et prit place à côté de sa mère. Gregorio respirait à peine. On voyait déjà dans le fond de la vallée la ville de Liribamba.

Liribamba était une ville située à 3000 mètres d'altitude, construite sur les ruines d'une ancienne forteresse inca au bord de la rivière Yaruqui. Elle était entourée d'immenses collines coupées par des terrasses étagées où on cultivait des légumes et des céréales très prisées dans la région. La ville comptait un peu plus de dix mille habitants dont un bon nombre de Blancs et de Métis qui traitaient les Indiens comme des animaux ou des choses. Tous les Indiens étaient la propriété des *hacendados*. Lorsqu'ils vendaient leurs *haciendas*, ils vendaient les Indiens au même titre que les terrains et le bétail.

Liribamba, avec sa splendide place publique datant du XVII<sup>e</sup> siècle, son église monumentale de style baroque, couronnée par deux tours abritant deux immenses cloches envoyées d'Espagne, était devenue un lieu recherché de touristes. La gare occupait une grande partie du centre de la ville. Le train descendait d'une hauteur de plus de 800 mètres, par un chemin en zigzag tellement à pic qu'il devait aller à reculons pour pouvoir avancer. Ce lieu, ils l'appelèrent le *Nez du diable*.

C'était un jour de *feria*; les Indiens descendaient par centaines de la Cordillère, étant la main d'œuvre très recherchée. Le train à vapeur laissait la marchandise venue des plaines tropicales et prenait celles des vallées et de la Cordillère des Andes. Il était toujours plein et ses sifflements accompagnés de nuages de vapeur qui s'échappaient de ses grosses chaudières, s'entendaient de loin. Il ressemblait à un énorme mille-pattes qui rampait dans la montagne. Une foule d'Indiens en liesse, grisés par l'alcool et l'altitude, occupait toute la rue. Pour pouvoir se permettre cela, ils avaient épuisé toutes leurs économies de la vente de

quelques produits de la terre au marché ou celles obtenues des travaux de débardeurs mal payés. Leurs femmes, transportant leurs petits enfants sur leurs épaules, les suivaient de près en faisant tout leur possible pour soulever le mari soulé qui tombait souvent par terre. Des fois, le mari battait la femme pour une raison ou une autre et, quand un Blanc ou un Métis se permettait d'intervenir, la femme répondait en colère : « Laissez faire, patron, c'est mon mari ».

Le gros camion avec Gabriel et les Indiens arriva à Liribamba. Les Indiens descendirent du camion en s'aidant les uns les autres. Manuela voulait à tout prix tenir le corps de son mari et, malgré les efforts de Gabriel et de Facundo, la civière craqua. Le corps de Gregorio se retrouva à nouveau par terre. Le chauffeur remarqua le bout de deux billets de pesos qui ressortaient de la poche droite du pantalon de Gregorio. Il fit semblant de vouloir aider de ce côté-là et soutira les billets habilement. Gabriel le paya comme convenu; le chauffeur ramassa vite l'argent et déguerpit. Au premier arrêt il regarda plusieurs fois les billets volés. Ça doit être de l'argent volé, un Indien ne peut pas avoir de billets dans sa poche, pensa-t-il en klaxonnant de joie.

Avant de repartir, il remercia saint Jude pour lui avoir permis de faire une bonne action en récupérant de l'argent mal acquis.

Le centre médical du village n'était pas très loin; Gabriel courut chercher le médecin qui était son compagnon à l'université et qui sortit en urgence avec sa petite valise de secours. En chemin, Gabriel raconta au médecin ce qu'il venait de vivre, l'accident et le massacre de Gregorio et l'échange meurtrier de balles entre les deux *hacendados*. Celui-ci le prit par l'épaule en lui souhaitant bonne chance, sachant bien que personne ne pourrait faire quelque chose contre ceux que tout le monde savaient qui étaient des « intouchables. »

Le médecin fit tout ce qu'il pouvait pour s'occuper de Gregorio, mais il constata rapidement que le blessé ne respirait plus, qu'il avait perdu beaucoup de sang et qu'il était bien mort. Tout était fini. Manuela, assise par terre, tenait le corps de son mari entre ses bras. Ses yeux séchés par tant de souffrance n'avaient plus de larmes. Elle gémissait d'un ton monocorde et angoissé, comme une biche prise au piège au milieu de la nuit.

Les Indiens entourèrent le corps de Gregorio. Hilario se précipita vers son père et pleura sans arrêt. Il avait peur de le toucher, tant il était horrible à voir. Il se réfugia chez Gabriel en demandant :

— Qu'est-ce qui arrive, « mon oncle Gabriel »? Dites-le-moi.

Gabriel prit la tête de l'enfant entre ses mains et la serra fort contre lui. Incapable de contenir sa peine, il pleura aussi comme les autres, sans dire un mot. Hilario comprit alors que quelque chose de grave était arrivé à son père et il courut se coller contre sa mère comme un chiot en détresse.

Un policier averti par le médecin arriva en trombe et demanda à Gabriel ce qui était arrivé. Gabriel expliqua que tout était le résultat d'une dispute entre les fermiers de La Merced et de Rumipamba et que Gregorio était une victime innocente. En entendant cela le policier ne demanda plus d'information, préférant rester en dehors de l'affaire, tant il craignait les deux fermiers les plus influents de la région. Il retourna à son poste de vigilance au coin de la rue, où il continua à « chanter la pomme » à une jolie Métisse qui vendait des jus tropicaux.

Une petite pluie menue et froide commença à tomber sur la ville. Facundo, accompagné de José et de Lorenzo, décidèrent d'aller voir Carmen, la propriétaire de la *cantina*, pour chercher de l'aide. Carmen appréciait beaucoup les Indiens parce que, bon an mal an, ils lui apportaient des pommes de terre et du maïs en échange de la *chicha* et de la nourriture pendant le temps de la vente des produits des récoltes.

— Entrez, entrez, qu'est-ce qui vous arrive? Vous avez l'air bien mal en point !

Facundo raconta le malheur de la mort de Gregorio et du besoin de trouver une place pour la veillée des morts. Les autres Indiens parlèrent aussi des récoltes perdues à cause des pluies torrentielles, sans arrêter de se plaindre envers eux-mêmes pour ne pas avoir obtenu de meilleurs terrains du patron Alberto. La pluie avait épargné une bonne partie des terrains des *hacendados* situés dans la vallée.

Carmen avait compris que cette année elle ne recevrait rien du tout et elle poussa un soupir de résignation. Pourtant sa vie n'était pas de tout repos. Elle était une femme encore jeune et séduisante. À peu près tous les

jeunes Blancs du village lui avaient promis le mariage durant les longues nuits d'amour passées dans la *cantina*. On l'avait mise enceinte plusieurs fois, mais tous étaient repartis sans jamais demander de ses nouvelles, et encore moins des enfants. Elle avait maintenant trois bouches à nourrir.

En regardant Facundo en détresse, Carmen lui offrit la cour en arrière de la *cantina* qui abritait un petit hangar avec un toit de zinc. « Ça sera suffisant insista Facundo, nous vous paierons patronne, nous vous paierons. » En disant cela, ils coururent trouver Manuela et les autres Indiens qui attendaient entourés des curieux et des chiens de rues qui mettaient leurs museaux partout, cherchant de la nourriture et se bagarrant, quand l'un d'eux trouvait quelque chose de semblable.

Carmen commençait à préparer le classique ragoût épicé et tant prisé des Indiens de la Sierra. Les Indiens commencèrent à entrer par en arrière de la *cantina* vers le patio quand Gabriel courut s'occuper de Manuela qui ne cessa de crier d'une douleur sans nom. Manuela se mit à genoux en embrassant les mains de Gabriel en la remerciant de tout son cœur meurtri pour tout ce qu'il avait fait pour sauver son mari. Les yeux de Gabriel se remplirent de larmes; il n'était pas habitué à ce genre de gestes. C'était comme un vent doux venu de nulle part traversant sa courte vie de révolutionnaire bien ordinaire.

Manuela et les Indiens qui l'accompagnaient demandèrent à Carmen de leur permettre de passer la nuit chez elle pour veiller le cadavre du défunt. Ils devaient, le lendemain, passer à l'église pour la messe et le transporter ensuite à la *comuna* comme le veut la coutume ancestrale. Carmen connaissait bien les Indiens. Ils ne manquaient jamais à leur parole surtout quand il s'agissait d'un mort : c'était sacré. Elle accepta de les héberger en sachant bien que les Indiens consomment de l'alcool et de la nourriture la veillée durant.

Après avoir installé le corps de Gregorio dans le patio abrité par un toit de zinc et l'avoir entouré de cierges, tous commencèrent par boire, à tour de rôle, la *chicha* «qui fait oublier les peines ».

La petite pluie de *páramo* continuait de tomber sur la ville et les rues étaient tout trempées. Un tas de boue rougie s'était formé avec le sang de Gregorio, tout près de l'entrée d'un égout. Gabriel prit la boue entre ses mains et, crispé de douleur et d'impuissance, se dirigea en tombant de fatigue à son appartement situé près de la *cantina* de Carmen.

Il portait avec lui les boîtes de carton qui contenaient la radio à ondes courtes et les outils scolaires. En arrivant à son appartement, il ouvrit ses mains doucement. Il y avait du sang collé à sa peau et la boue était devenue noire et humide. Il plaça le petit tas de boue rougie du sang de Gregorio au pied de sa petite lampe de nuit, à côté de la photo de son père et de sa mère à une autre époque.

Son plan de renforcer l'école radiophonique populaire de la Merced venait de tomber à l'eau.

Un coup de vent pénétra par la fenêtre et fit tomber la lampe de nuit et la boue par terre. En la ramassant, il vit à nouveau les yeux désespérés de Gregorio, tout son sang lui remontait à la tête il faillit perdre connaissance. Il s'étendit sur son lit et seulement maintenant il prit conscience de la mort de son ami, de son frère, de la seule personne pour qui il était prêt à donner sa vie.

Gabriel fixa ses yeux sur une affiche du « Che » Guevara collée au mur de sa chambre. Il l'avait gardée depuis l'université, en admiration pour l'homme mort pour la libération des Indiens des Andes. Ses yeux ressemblaient étrangement à ceux de Gregorio. Il prit sa tête entre ses mains et se mit à crier de rage.

En arrivant à Liribamba, Carlota appela son frère Marco qui était général en chef des Forces armées. Elle lui raconta qu'il s'agissait de l'œuvre de « communistes » et qu'elle lui donnerait plus de détails le lendemain. Qu'elle était désespérée et qu'elle remontait à la ferme avec le médecin. Marco lui promit que, puisqu'il s'agissait d'un attentat communiste, il pouvait envoyer un hélicoptère de l'armée avec l'équipe médicale pour transporter Alberto à la capitale. Carlota lui demanda d'attendre son appel, après le diagnostic du médecin.

En réalité, elle ne voulait pas de guérison : Alberto avait déjà empoisonné sa vie depuis de longues années et elle voulait que cela finisse. Carlota faisait tout cela seulement pour sauver les apparences. L'appel à son frère était plus en prévision de son plan pour sauver son amant Eusebio. Elle s'arrêta chez le curé pour l'informer de tout, mais en lui disant de ne pas se presser pour fournir les derniers sacrements à son époux, que l'état de santé d'Alberto n'était pas si grave.

En réalité elle voulait éviter à tout prix que, sous prétexte de se confesser, Alberto raconte au curé que c'était Eusebio qui avait attenté à

sa vie. Cela mettrait en danger son plan pour le protéger. Le curé demanda la cause de tout cela; Carlota, toute confuse, répondit qu'il s'agissait d'un attentat terroriste des communistes, tous des élèves de l'école radiophonique, qui avaient voulu se venger de son mari pour avoir détruit la radio propageant des messages communistes sous prétexte de les alphabétiser.

Le curé se mit à genoux et pria : « Dieu, donnez-moi la force de défendre votre Église contre les forces du mal ». Par la suite il préféra aller immédiatement informer le nonce apostolique des événements et promit à Carlota qu'il irait, le moment venu, au chevet d'Alberto. Il n'aimait pas « l'évêque des Indiens. » Un jour, il lui avait dit de traiter les Indiens avec plus de respect, lors de l'inauguration de l'école radiophonique de la comuna de La Merced, où il ne voulait pas prendre la parole après le discours de Gregorio, en disant que c'était un affront pour lui et pour l'Église de parler après un Indien.

Carlota retourna à la ferme accompagnée du médecin qui ne put faire autre chose que de stabiliser le blessé avec les moyens du bord, très limités. Il savait que la situation du blessé était très grave. Malgré les soins apportés il n'avait pas repris connaissance. Carlota avait l'air effondrée et le médecin lui offrit de rester à côté du malade. Elle ne voulut pas et, sans explications, elle paya le médecin qui retourna en ville.

La nuit fut longue et harassante. Carlota ingurgita au moins une demi-douzaine de tasses de café-cognac et avait un horrible mal de tête; fatiguée, désabusée, elle alla se coucher dans la chambre d'hôtes à l'autre extrémité de la grande maison coloniale.

Carlota pensa à Eusebio, son amant, et l'imaginait dans ses bras de jeune veuve libérée. Elle soupira de plaisir, mais ne fut pas capable de s'endormir. De toute façon c'était déjà le petit matin et elle devait se rendre en ville pour la messe du dimanche; son absence aurait été très remarquée, et surtout ses amies de la ville voulaient avoir de ses nouvelles après toutes les rumeurs de toutes sortes qui circulaient déjà.

Gabriel voulait retourner à côté de Manuela et de Hilario mais un jeune employé de poste frappa à la porte de Gabriel et laissa un télégramme qui venait de Valencia. Gabriel le parcourut avec anxiété. L'évêque le suppliait de revenir immédiatement pour une affaire urgente. Il avait été contacté par le nonce apostolique sur les événements de l'explosion dans

le chemin des fermes et il fallait faire de clarifications. Gabriel n'avait pas le choix. Il maudit la vie pour ne pas pouvoir se rendre à l'enterrement de Gregorio et pour laisser seuls Manuela et Hilario et pleura à n'en avoir plus de larmes. Il devait prendre le dernier autobus que partait pour Valencia et il n'avait pas le choix.

La fanfare annonçant la fête de sainte Rosa, patronne des récoltes, passait devant la fenêtre de l'appartement de Gabriel. Le curé qui précédait la procession était enveloppé dans ses plus beaux vêtements de cérémonie, suivi d'une masse informe de croyants qui venaient de partout, la majorité à moitié soule après la longue veillée passée chez le prêtre de la fête. Le curé baillait de toutes ses forces et regardait sa montre avec lassitude.

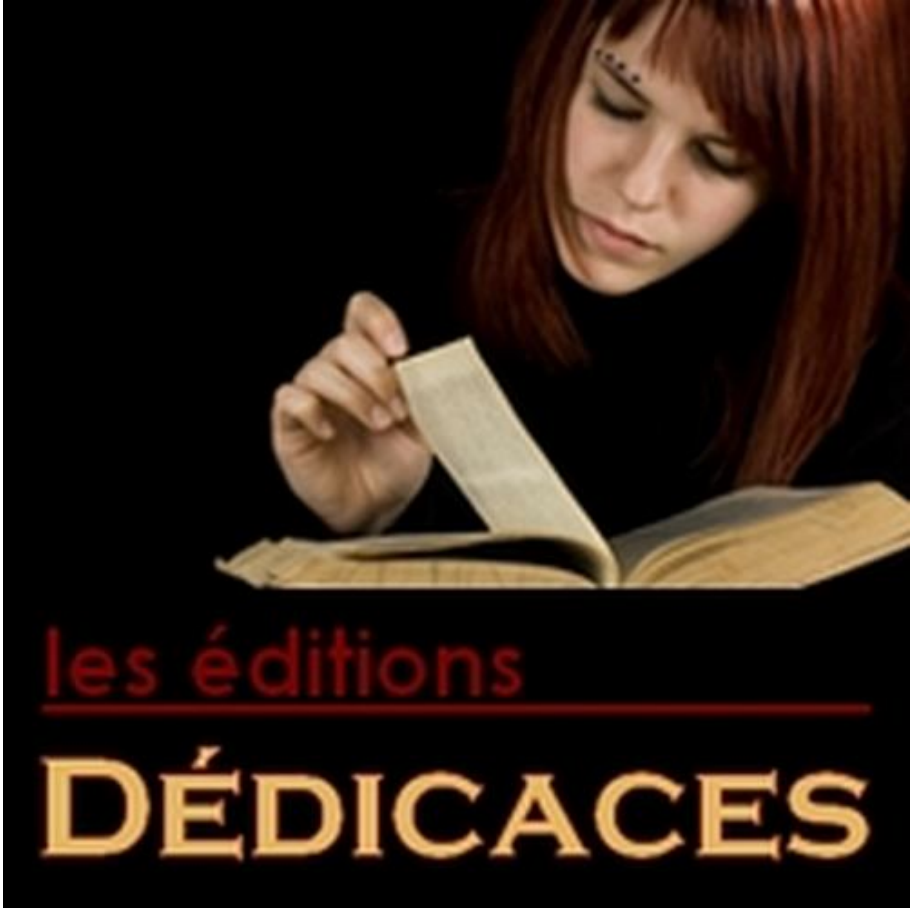
Gabriel s'en alla à la gare pour prendre le premier autobus pour Valencia, quand il fut surpris de voir Juan Carlos qui s'appêtait à prendre le même autobus que lui. Il avait connu Juan Carlos lors de l'implantation de l'école à la *comuna* avec Gregorio.

— Où vas-tu comme ça?

— Je retourne à l'armée. Je connais bien le capitaine Garcia, lui au moins sera content de me revoir. Don Alberto ne veut rien savoir de moi. Il m'a mis à la porte et a barricadé ma maison. Il n'a pas aimé ma réaction à l'école devant tout le monde. Je sais maintenant qu'il est gravement blessé. Mais cela ne change rien, d'autant plus que l'école est maintenant fermée.

Il lui raconta comment l'*hacendado* avait détruit la radio et comment il les avait menacés en les traitant de communistes et de terroristes et comment il lui avait tenu tête sans avoir aucune peur. Gabriel trouva tout cela trop injuste, mais ne pouvant rien faire, il prit place à côté de Juan Carlos et ils parlèrent tout le long du voyage. Des fois on les entendait parler comme s'ils étaient de vieux copains.

Il faisait déjà nuit et le vent n'arrêtait pas de secouer les toits de zinc des maisons délabrées des petits villages tout au long du trajet de l'autobus. Gabriel, encore sous les effets des événements de la veille, dormait d'un sommeil agité appuyé sur les épaules de Juan Carlos.



**Achetez l'intégralité  
de ce livre chez [Abebooks](http://www.dedicaces.ca)**

<http://www.dedicaces.ca>